

La construction nazie d'un *safe space* racial : le prototype d'une communauté de déni postmoderne

Jean-François Filion

Number 5, 2023

Le néo-sujet et son contrôle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1110127ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1110127ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (print)

2562-5381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Filion, J.-F. (2023). La construction nazie d'un *safe space* racial : le prototype d'une communauté de déni postmoderne. *Cahiers Société*, (5), 207–228.
<https://doi.org/10.7202/1110127ar>

Article abstract

The present article builds upon the correlation established by the psychoanalyst Jean-Pierre Lebrun, in several of his writings, between unusual practices that emerged during Nazism and the profound transformation of Western subjectivity encapsulated by the concept of the “neo-subject” as discussed by Lebrun. This study aims to delve into various specific traits of the neo-subject, drawing upon the works of historians specializing in Nazism, as these traits resonate with contemporary reality. While our era is not devoid of such traits, the focus here is less on murderous violence and more on mundane phenomena inherent in the psychic economy of the neo-subject: resignation towards duties, lack of empathy, denial of reality, etc. The first section of the article will outline the imagery of the racially unified community bound by blood, based on the Nazi rejection of established state and legal mediations references. The second section aims to demonstrate how violence is euphemized by the discourse of science. Finally, the third section will illustrate how war facilitates the amalgamation of a primitivist nostalgia with a technophilia typical of advanced capitalism.

© Collectif Société, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La construction nazie d'un *safe space* racial : le prototype d'une communauté de déli postmoderne

Jean-François FILION
Université du Québec à Montréal

Quand les nazis sont venus chercher les communistes,
je n'ai rien dit,
je n'étais pas communiste.
Quand ils ont enfermé les sociaux-démocrates,
je n'ai rien dit,
je n'étais pas social-démocrate.
Quand ils sont venus chercher les syndicalistes,
je n'ai rien dit,
je n'étais pas syndicaliste.
Quand ils sont venus me chercher,
il ne restait plus personne
pour protester.
– Martin Niemöller, *Quand ils sont venus chercher...*

À l'instar du sociologue Michel Freitag, qui met en parallèle le « totalitarisme archaïque » nazi avec le « totalitarisme systémique » contemporain¹, le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun établit à plusieurs reprises dans ses écrits un rapprochement entre des pratiques inusitées, qui sont survenues sous le nazisme, et la transformation profonde de la subjectivité occidentale que constitue la « mutation anthropologique » exposée par le concept de *néo-sujet*. Le néo-sujet « mèrevers² » – l'enfant-roi d'enfants-rois – que les psychanalystes rencontrent de plus en plus souvent en clinique depuis des décennies a ainsi montré des signes précurseurs sous le nazisme annonçant ainsi, dans une brutalité extrême, l'avènement d'une nouvelle

1. Voir Michel Freitag, *Formes de la société*, vol. III : *Totalitarismes*, Montréal, Liber, 2020.

2. Comme le souligne Jean-Pierre Lebrun dans son œuvre, contrairement au « pervers de structure » qui jouit de la transgression d'interdits transmis, le « mèrevers » ayant été privé de rencontre avec la fonction paternelle n'a pas bénéficié d'une telle transmission. Autrement dit, le néo-sujet postmoderne jouit dans la transgression d'interdits *qui ne lui ont pas été transmis*.

économie psychique aujourd'hui en voie de normalisation. Dans le présent article, il s'agira d'approfondir divers traits spécifiques aux néo-sujets soulignés par Lebrun à l'aide de travaux d'historiens du nazisme, dans la mesure où ces traits font écho à la réalité contemporaine. Ainsi, on verra en quoi le néo-sujet montrait déjà une certaine vitalité pendant l'épisode le plus sombre de l'histoire humaine, et ce, même chez les Allemands lambda qui ne manifestaient pas ouvertement de sadisme, contrairement à la manière dont la mémoire collective tend à se représenter le nazisme³.

Étant donné qu'il n'y a nul clone de Hitler à l'horizon, ni obligation de porter l'étoile jaune, ni assassinats systématiques d'opposants politiques, on pourrait, à tort, être tentés de n'y voir qu'une hyperbole, mais cela reviendrait à occulter le fait que les ressemblances entre les néo-sujets de l'Allemagne nazie et ceux de l'Occident postmoderne se situent à un niveau moins visible que la violence crue des *Einsatzgruppen*. En effet, bien que notre époque n'en soit pas dépourvue, il s'agira moins de s'attarder à la violence meurtrière, mais plutôt aux phénomènes *banals*, qui la rendent néanmoins possible, et que Lebrun considère typiques de l'économie psychique du néo-sujet : la démission à l'endroit de ses devoirs, l'absence d'empathie, le déni de réalité, etc. Autrement dit, Hannah Arendt a encore fait preuve d'une grande lucidité sociologique en esquissant les contours de ce qui apparaîtrait aujourd'hui comme relevant d'une nouvelle subjectivité, dans la mesure où elle évoque le sentiment généralisé d'*indifférence* comme vecteur du totalitarisme⁴, et surtout, souligne Lebrun, lorsqu'elle qualifie de « banalité du mal » le témoignage d'Eichmann à Jérusalem. Les ressemblances entre le totalitarisme nazi et le totalitarisme systémique résident en premier lieu dans les signes évidents en Occident d'une pandémie de *démission du sujet*, c'est-à-dire d'une généralisation du désengagement passif envers la normativité collective – elle-même en processus de dissolution – de la morale, de la culture et de la citoyenneté, c'est-à-dire de ce qui donne corps à la *subjectivation*. Par exemple, dans le nazisme, l'absence d'empathie est ainsi survenue passivement chez ceux et celles qui ne se sentaient pas concernés par les exactions commises par les « mâles soldats » et qui ont donc simplement détourné le regard ; ainsi, au début du nazisme, avant d'être rattrapée par la guerre, la majeure partie de la population allemande non juive, non tzigane, non handicapée, non communiste ou non homosexuelle a pu vaquer à ses occupations quotidiennes en pouvant même s'enthousiasmer devant les belles opportunités qu'offrait la forte croissance du nombre d'habitations et d'emplois soudainement disponibles...

3. Les travaux de Jean-Pierre Lebrun ne contredisent pas la thèse de Klaus Theweleit (*Fantamalgories*, Paris, L'Arche, 2016), reprise par Jonathan Littell (*Le sec et l'humide. Une brève incursion en territoire fasciste*, Paris, Gallimard 2008), sur la violence sanguinaire des « mâles soldats », mais l'englobent en s'intéressant surtout à la passivité du néo-sujet qui abandonne ses obligations morales, ce qui devient une condition pour la réalisation des pires abominations même si elles sont commises par d'autres.

4. Voir Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 2002, p. 619 et sq.

La mise en parallèle perturbante de l'Allemagne nazie et de l'Occident actuel tourne autour de ce phénomène généralisé, à la portée de tout observateur du monde contemporain : l'exonération (*Entlastung*⁵) du sujet face à sa propre faculté de juger, notamment consolidée par le développement indéfini de la *cage d'acier* technocapitaliste, qui peut se réaliser sans recours à la menace, sans manifestation de haine. Car, en deçà de tout contenu idéologique historiquement daté, de tout crime haineux spectaculaire, le néo-sujet se définit avant tout comme un individu qui révèle à la fois un manque d'*empathie*, vécu sous forme d'indifférence, d'insensibilisation, envers la souffrance d'autrui, ainsi qu'un manque de *cohérence logique*, repérable par des discours manichéens, contradictoires et imperméables à toute épreuve des faits – posture narcissique d'ailleurs favorisée par des décennies de déconstructionnisme sévissant dans le monde cliniquement mort de l'esprit, et qui, lorsqu'elle se réfracte dans la multitude, produit une diversité de *communautés de déni* complotistes plus ou moins séditeuses.

Au cœur de la transformation de la subjectivité contemporaine – déjà observée avec perspicacité par Christopher Lasch dans *La culture du narcissisme* – se trouve la démesure technico-économique qui révèle la difficulté des sociétés à poser des limites à la pratique. Au nom de quoi est-il désormais possible de refuser quelque chose à quelqu'un quand la normativité ne parvient plus à se fonder rationnellement dans le sens dont plusieurs célèbrent la destruction ? C'est ainsi qu'on peut admettre que le contexte sociologique de l'Occident d'aujourd'hui ressemble à celui de l'Allemagne du début du xx^e siècle en ce que leurs institutions politiques s'avèrent, de part et d'autre, dépourvues d'*idéologie de légitimation* et réduites à gérer des crises sociales au gré des rapports de force entre groupes d'intérêt qui méprisent tout ce qui se trouve à l'extérieur d'eux. La comparaison de certains aspects de l'Occident d'aujourd'hui avec l'Allemagne nazie ne devrait donc pas être dénigrée en tant que symptôme d'un pessimisme radical, mais plutôt être considérée comme un exercice sociologique qui prend au sérieux les dangers auxquels s'expose une société anémique, qui s'abandonne à la logique capitaliste et dont les membres démissionnent devant les violences complotistes frappant des boucs émissaires tenus responsables des malheurs engendrés par des systèmes sociaux autoréférentiels.

*

Loin d'être exhaustif et le fruit d'une recherche d'un spécialiste en la matière, le présent article se divise en trois sections qui représentent chacune des aspects sociologiques repérés lors de notre recherche en ce qu'ils résonnent fortement avec la

5. Il s'agit d'un concept d'Arnold Gehlen (*Die Seele im technischen Zeitalter. Sozialpsychologische Probleme in der industriellen Gesellschaft*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 2007), repris par Freitag dans sa formulation du « totalitarisme systémique ».

dynamique de l'Occident contemporain. La première section esquissera l'imaginaire de la communauté raciale unie par le sang auquel se réfère la récusation nazie des médiations instituées de l'État et du droit ; la deuxième section visera à montrer comment la violence est euphémisée par le discours de la science ; enfin, la troisième section montrera comment la guerre permet l'amalgame d'une nostalgie primitiviste avec une technophilie typique du capitalisme avancé.

L'imaginaire d'une communauté raciale et la récusation de l'institué

Par leur rejet doctrinaire de la verticalité politique, les penseurs libéraux, de droite comme de gauche, ont établi ce lieu commun suivant lequel le nazisme a résulté d'un *excès* d'État. Désormais, toute pensée politique préoccupée par la protection de la liberté individuelle doit viser la réduction de l'État – dût-on, pour y parvenir, désapprendre que c'est la soumission au dogme du laisser-faire qui a mené à la Grande Dépression, source des maux sociaux ayant constitué la raison d'être de l'État-providence. C'est à travers l'épouvantail de l'étatisme totalitaire que, depuis quatre-vingts ans, néolibéraux, libertariens et libertaires consolident en chœur leur aversion de la domination instituée ainsi que leur passion de la neutralisation idéologique : la place qu'occupent aujourd'hui l'approche managériale, les procédures décisionnelles et les réseaux opérationnels, s'imprégnant dans tous les aspects de la vie, atteste l'emprise triomphante de cet apolitisme libéral. Là contre, la conceptualisation institutionnaliste – le point de vue minoritaire présent chez des auteurs aussi différents que Hegel, Durkheim et Freitag – refuse de réduire l'autorité instituée aux seuls dispositifs du monopole de la violence et considère plutôt l'avènement du totalitarisme comme résultat d'une carence d'État, qui a *libéré* les diverses formes de violence ayant sévi dans l'Allemagne nazie⁶.

En effet, lorsqu'on examine l'histoire du nazisme, force est de constater que les nazis, loin de promouvoir l'État, exaltent plutôt une communauté immédiatement ordonnée dans un discours résolument anti-institutionnaliste et en phase avec l'économie psychique du néo-sujet engluée dans un imaginaire infantile d'harmonie préétablie. En effet, les nazis considèrent les médiations politico-institutionnelles de l'État moderne comme des artifices « juifs » dont la finalité est d'affaiblir la communauté naturelle aryenne. Ainsi, une véritable « communauté de déni » s'érige en Allemagne nazie en s'abreuvant de la nostalgie d'un passé tribal indifférencié mettant en scène

6. Pour Freitag, la compréhension sociologique du totalitarisme archaïque du nazisme et du stalinisme tourne autour du passage au mode de reproduction décisionnel-opérationnel, et celle du totalitarisme systémique comme son accroissement indéfini qui s'effectue au détriment du mode de reproduction politico-institutionnel le précédant historiquement.

une communauté d'Aryens qui interagissent de connivence les uns avec les autres. Un coup restaurée, cette communauté raciale rendra même anachronique toute lutte des classes⁷. Concrètement, l'établissement de cette communauté de déni procède de trois manières : d'abord, moyennant la violence légalisée par l'état d'exception, ensuite, par l'« algorithme pratique⁸ » du *Führerprinzip* – « agis de sorte que le Führer approuve la maxime de ton action » –, et, enfin, par la mise en place d'une polycratie d'agences gouvernementales. Contrairement à la démocratie représentative moderne, le totalitarisme nazi tend plutôt à « supprimer, souligne Lebrun, la division entre chef et autres pour, du même coup, venir à bout de ce qui était spécifique à la démocratie, soit la représentation⁹ ». Or le néo-sujet est porté à épouser un tel idéal qui nie le rapport entre représentants et représentés, irréductible à la démocratie représentative, car cette asymétrie engendre, comme c'est toujours le cas avec une médiation instituée, son lot de promesses brisées, de décalages, de mensonges, de bavures, voire de corruptions – c'est-à-dire ces aspects de la vie humaine qui font partie de « ce que Lacan appelle *le caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique*¹⁰ » –, que permet d'appriivoiser la maturation œdipienne absente chez le néo-sujet, non symboliquement castré. Or, des réalités décevantes, la démocratie moderne en a beaucoup produites en étant soumise à la logique capitaliste, et c'est dans un contexte de crise de l'État moderne que le totalitarisme nazi, avec son amalgame de paganisme, de darwinisme social et d'antisémitisme, a créé une communauté de déni qui a scellé son destin à une passion collective pour un *Abgrund* intra-utérin indifférencié, qui récuse la valeur ontologique des constructions normatives de l'histoire humaine – la fonction paternelle, le décalogue, l'instruction publique, le droit, l'État – dont les applications dans le cours de la vie sont toujours bourrées de défauts, malgré leurs fonctions essentielles dans le développement de l'autonomie individuelle.

Dans sa théorie du passage à la postmodernité¹¹, Michel Freitag a bien démontré que, au début du xx^e siècle, la contradiction – encore irrésolue aujourd'hui – entre modernité et capitalisme a progressivement mené des sociétés qui en avaient la capacité institutionnelle vers la social-démocratie (France, Angleterre) ou le pragmatisme managérial (États-Unis), tandis qu'elle a conduit celles qui étaient enlisées dans des institutions rétrogrades (Allemagne, Russie, Chine) vers une autre voie : la glorification sanglante de l'immédiateté d'une vie collective harmonieuse au sein d'une communauté de race ou de classe. Ainsi, au lieu de poursuivre le projet

7. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2020, p. 62.

8. Johann Chapoutot, *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014, p. 497.

9. Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite* suivi de *Malaise dans la subjectivation*, 2^e éd., Toulouse, Érès, 2016, p. 108.

10. *Ibid.*, p. 280.

11. Voir Michel Freitag, *op. cit.*, p. 84 et *sq.* ; *Dialectique et société*, vol. 3 : *Culture, pouvoir, contrôle. Les modes de reproduction formels de la société*, 2^e éd., Montréal, Liber, p. 420 et *sq.*

moderne par l'ajout de mesures sociales compensatoires, comme celles de l'État-providence, les Allemands ont, en dépit de leur modernité culturelle, opté pour l'utopie d'une communauté de déni, qui récuse les médiations instituées, jugées impures. La communauté de déni de néo-sujets aryens partageait ainsi l'imaginaire d'une socialité immédiate, où tous ses membres agissent de connivence pour le bien de tous. Comme le montre l'historien Johann Chapoutot, c'est à un tel fantasme d'harmonie communautaire que font écho les critiques émises par le juriste nazi Helmut Nicolai à l'encontre de la colonisation de l'Allemagne par le droit romain, en tant que « médiation [qui] est parvenue dans le Nord tardivement, par les missions d'évangélisation des populations nordiques, diligentées par Rome », afin de corrompre l'instinct germanique qui sait spontanément « ce qui est juste¹² ».

Ainsi, l'antisémitisme nazi se déploie autour d'une opposition manichéenne entre immédiateté et médiation, où tout ce qui relève de la médiation négatrice de l'immédiateté – l'État de droit et la démocratie représentative – est stigmatisé comme « juif ». À partir d'un tel schéma, à la portée de tout esprit immature, le nazisme mène une quête de pureté originelle censée restaurer la fusion communautaire du génome aryen, ce qui, par conséquent, débouche sur le projet de décontamination du Reich de toute trace de médiation juive ayant colonisé l'immédiateté tribale. C'est ainsi que l'on peut comprendre, comme l'indique Chapoutot, la passion nazie pour la culture germanique, païenne et la pureté naturelle du sang¹³ ; d'ailleurs, pour les idéologues nazis, la christianisation de l'Allemagne est le fruit d'un *complot juif* ayant pour but d'affaiblir la vigueur germanique au moyen de la loi mosaïque dont les interdits obligent à faire vivre les inaptes aux crochets des aptes. Moyennant le monothéisme judéo-chrétien, ce complot a détruit le paganisme originel exempt de dualisme ontologique entre le corps et la nature, l'humain et l'animal¹⁴. Rien n'était séparé dans le plasma de la mère-nature¹⁵ avant que ne survienne, masqué sous les traits du doux Jésus, l'esprit juif séparateur, introduisant la médiation qui a colonisé la pensée biologique allemande¹⁶, c'est-à-dire la piété nordique de l'ici-bas, jadis préservée du dualisme monothéiste¹⁷. Par conséquent, grâce à l'éveil nazi de la conscience aryenne, la réforme éducative de la jeunesse allemande exigera la substitution de l'université littéraire – tour d'ivoire érigée sous l'influence de rabbins adoreurs des textes morts – par une université performante de la vie concrète au service de la communauté allemande¹⁸. Les nazis récusent ainsi le décalogue,

12. Cité dans Johann Chapoutot, *La loi du sang, op. cit.*, p. 71.

13. *Ibid.*, p. 50 et 53.

14. *Ibid.*, p. 36 et 39.

15. *Ibid.*, p. 60-61.

16. *Ibid.*, p. 56.

17. *Ibid.*, p. 67.

18. *Ibid.*, p. 65.

arme coloniale utilisée contre les autochtones aryens¹⁹, en revalorisant la conception païenne de la fusion avec la terre-mère ; seuls les *Naturvölker* agissent bien, car ils sont plus proches des animaux, qui vivent heureux parce qu'ils ne connaissent pas d'interdits éthiques²⁰.

Par conséquent, l'État moderne n'est qu'une superstructure de médiations allochtones, composée de morale judéo-chrétienne et de droit romain, qui affaiblit la communauté de sang en instituant un deuxième degré *artificiel* de normes, lequel octroie à l'individu des droits subjectifs qui le désolidarisent de son clan *naturel*. C'est donc grâce à ces médiations implantées sur le sol germanique par la ruse que peuvent cohabiter avec les autochtones des étrangers venus souiller le sang aryen. Ainsi, la rhétorique nazie tourne autour de l'épuration du sang et de la restauration de la communauté aryenne qui n'aura plus besoin de l'appareil d'État artificiel, puisque la piété nordique innée sera enfin émancipée des entraves coloniales du formalisme moral et juridique. D'ailleurs, contre l'universalisme moral et juridique, les nazis revendiquent un relativisme culturel racialisé – chaque race possède ses propres normes²¹ –, et l'instinct germanique doit renaître pour remplacer l'aliénation des juristes colonisés²² : c'est d'ailleurs pour cela que Hitler abhorre les juristes, « cette éternelle plaie de l'humanité²³ ».

À travers ce qu'on pourrait qualifier d'« optimisme anthropologique racialisé » – suivant lequel tous les membres d'une même communauté raciale vivent en harmonie sans recours à des institutions –, le nazisme justifie la déconstruction des principes fondamentaux du droit en entraînant l'administration de la « justice nazie » vers une flexibilisation antiprocédurière, car le droit, selon le juriste nazi R. Höhn, « c'est ce que l'homme aryen ressent comme juste²⁴ ». Par exemple, cette prédominance du *ressenti* permet de récuser la construction juridique que constitue la présomption d'innocence et, par conséquent, de nier tout droit aux accusés ainsi livrés à des exécutions extrajudiciaires. D'ailleurs, la prédominance du *ressenti* parmi les membres de la communauté de déni contribue également à l'abolition de cette autre vieillie, typiquement « juive », que constituent les séparations entre État et individu ainsi qu'entre sphères publique et privée, car tout ce qui est dit doit être considéré comme public²⁵. Or, en plus de placer le *ressenti* aryen au fondement d'une justice libérée de procédures artificielles, les nazis vont encore plus simplifier les choses en considérant que la source du droit se situe dans le Führer. Concrètement, cela signifie que,

19. *Ibid.*, p. 218 et 221.

20. *Ibid.*, p. 78-79.

21. *Ibid.*, p. 117.

22. *Ibid.*, p. 174.

23. *Ibid.*, p. 124.

24. *Ibid.*, p. 72.

25. *Ibid.*, p. 263 et 267.

lors des procès, les juges doivent « se placer dans la volonté du Führer », puisqu'il incarne l'âme du peuple, c'est-à-dire le sentiment sain du peuple sans médiations²⁶.

Également, la volonté nazie de libérer la communauté raciale des contraintes morales et juridiques conduit à amalgamer la nostalgie païenne pour l'indifférencié avec le paradigme darwiniste de la « Survie ». La gravité des diverses crises politiques et économiques a justifié aux yeux du peuple allemand l'instauration de l'*état d'exception*, cette clause constitutionnelle autorisant des mesures extraordinaires qui seraient illégales en situation normale. Les dispositions juridiques entourant la *légitime défense* sont donc mises de l'avant par la perversion nazie, visant notamment à contourner l'interdit du meurtre sans devoir s'encombrer du débat gênant de sa légalisation. En effet, la crise sociale de l'avant-guerre va disposer les Allemands à se percevoir comme des *victimes* intégrales : victimes du capitalisme juif, victimes du traité de Versailles, victimes de la menace bolchevique... Or, cette victimisation paranoïaque commande une intervention à la hauteur du mal à combattre, et la reconnaissance d'un *état de détresse* – réel ou imaginaire, au gré du ressenti de la victime autoproclamée – crédibilise un discours sur la *légitime défense*²⁷, dont la particularité juridique consiste justement en la suspension des procédures normales par l'octroi immédiat à la victime en détresse du droit d'user de la force sans l'intercession d'un tiers institué. Au nom du droit à la vie, la loi permet donc de court-circuiter l'exigence normale du processus judiciaire ; ce dispositif exceptionnel fait donc appel à la conscience de soi de la victime, qui s'accorde *de jure* et *de facto* la capacité interprétative de se déclarer dans l'urgence de prendre les mesures nécessaires à sa survie, jusqu'au meurtre de celui qu'elle désigne comme son agresseur. Autrement dit, la *légitime défense* s'avère le point d'inflexion où le droit cède priorité à la vie, et cette disposition juridique d'exception constitue la brèche où s'engouffreront les nazis en prônant une performativité immédiate et une efficacité anti-formaliste²⁸. À l'aide de cette flexibilité judiciaire, qui permet à l'interprétation paranoïaque de la légitimité de prévaloir sur la procédure légalisée – qui plus est, procédure discréditée comme l'œuvre de l'agresseur contre lequel il faut se défendre – les nazis vont convertir l'ensemble du Reich au darwinisme social justifiant comme actes légitimes de lutte pour la survie l'élimination des handicapés, maintenus en vie par l'aliénation au décalogue, ainsi que de tout individu qui incarne la menace juive ou bolchevique²⁹.

Parce qu'ils ont l'impression que la survie de leur race est en péril, les Allemands doivent donc se défendre par la force, alors que les institutions juridiques apparaissent plutôt comme les moyens inhibiteurs mis de l'avant par les Juifs pour détourner la race nordique de la loi naturelle fondamentale : vivre c'est combattre ! Et l'auto-

26. *Ibid.*, p. 169-170.

27. *Ibid.*, p. 222.

28. *Ibid.*, p. 229.

29. *Ibid.*, p. 225.

victimisation, qui autorise la libération de la toute-puissance meurtrière nazie, semble d'autant plus évidente que les Allemands, qui s'abandonnent à un imaginaire de communauté primitive harmonieuse, se considèrent au début du xx^e siècle comme les esclaves des « paragraphes juridiques », ces constructions sociales imposées au cours de l'entreprise coloniale de la Germanie par des étrangers armés de textes judéo-chrétiens. Par conséquent, il faut « tuer le paragraphe pour que vive le peuple³⁰ », car le paragraphe juridique, déclare Heinrich Himmler, est contre le droit de la vie³¹, et que l'État n'est qu'une médiation artificielle contraire à la dynamique de la nature³². Les nazis amalgament ainsi loi rabbinique mortifère et droit romain statique, en les opposant à un prétendu droit germanique dynamique qui serait adapté aux exigences de la survie³³. Au nom de la survie de la communauté raciale, les institutions sont dénaturées ou simplement contournées, puisque les procédures, les protections juridiques, voire le droit écrit, apparaissent comme des barrières dangereuses, mises en place par l'agresseur juif afin d'affaiblir les victimes aryennes, qui doivent désormais se prendre en main conformément à la loi du plus fort³⁴.

L'euphémisation de la violence par le discours de la science

Comme nous venons de le voir, le nazisme s'oppose aux formes instituées d'autorité avec l'imaginaire nostalgique d'une communauté primitive naturellement solidaire et en harmonie avec la nature ; cependant un deuxième élément de leur univers idéologique vient s'amalgamer à cette récusation totalitaire de la verticalité politico-institutionnelle : le discours de la science. En effet, le contenu du discours nazi ne reste pas tourné vers un passé fusionnel avec la Terre-mère, mais manifeste un syncrétisme qui use de termes scientifiques relevant notamment de la biologie, tels la « race », le « sang », l'« hérédité », la « survie du plus apte ». Dans cette deuxième section, on verra comment le discours scientifique renferme des affinités électives avec la psyché du néo-sujet, parce qu'il consolide l'imaginaire d'une immanence

30. *Ibid.*, p. 158-159.

31. *Ibid.*, p. 259.

32. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir*, *op. cit.*, p. 47.

33. Johann Chapoutot, *La loi du sang*, *op. cit.*, p. 97 et 147. C'est d'ailleurs pour ces raisons de flexibilité juridique que les nazis s'intéressent à la *common law*, droit germanique flexible encore en vigueur en Grande-Bretagne ainsi que dans les pays issus de l'empire britannique, lequel s'adapte en tant que *Fallrecht*, droit jurisprudentiel, aux contingences auxquelles on doit répondre efficacement en contexte de survie (*ibid.*, p. 160).

34. *Ibid.*, p. 173. Contre les paragraphes abstraits qui, en faisant fi des circonstances, entravent artificiellement les chances de survie, on innove en permettant, par exemple, la « détention de protection ou de prévention » qui résulte d'un acte policier discrétionnaire sans contrôle d'un juge (*ibid.*, p. 277) ; cette détention est sans doute contraignante pour ceux qui la subissent, mais elle offre des avantages indéniables pour la santé du peuple (*ibid.*, p. 279) ; de la même manière, la survie de la communauté raciale exige que le droit pénal cesse de viser la réinsertion des criminels : il faut efficacement procéder à la sélection naturelle en les éliminant (*ibid.*, p. 248).

impersonnelle des lois de la nature qui s'oppose à la verticalité des lois humaines d'autant plus qu'elles ont été légitimées par une référence à un au-delà à la fois abstrait et d'origine juive. C'est ainsi, souligne Lebrun, que « la Loi à laquelle [Hitler] prétendait se référer était celle d'une science porteuse du rêve de toute-puissance et donc enfin capable de venir à bout du malaise aussi bien individuel que social³⁵ ». Il s'agit ici d'un procédé typiquement totalitaire – sur lequel insiste d'ailleurs Freitag dans son exposition du totalitarisme systémique contemporain – qui substitue à la légitimité transcendantale de l'État une référence scientifique, immanente, horizontalisée et objective, donc incontestable : le néo-sujet peut ainsi se soustraire à ses obligations en se soumettant sans état d'âme à l'application élargie de la science biomédicale en faveur de la vie éternelle du peuple allemand³⁶.

Ainsi, l'usage nazi du discours scientifique se manifeste sous la forme d'un biologisme, qui mélange « génétique des races » et « darwinisme social », et qui justifie la destruction violente des médiations politico-institutionnelles, considérées comme des constructions artificielles, fruits d'un complot juif menaçant la survie de la communauté raciale. En contradiction avec les lois de la nature découvertes en biologie, le système juridique moderne, qui se fonde sur la morale judéo-chrétienne de la pitié, oblige la communauté aryenne de maintenir en vie les faibles, c'est-à-dire les « poids morts » (*Ballastexistenzen*) qui handicapent la race entière³⁷ en opérant une « contre-sélection naturelle » qui « viole l'ordre de la vie³⁸ ». Ainsi, la nouvelle médecine, libérée des vieilleries entravantes du serment d'Hippocrate, traite désormais le corps entier de la race, non plus celui des individus³⁹. Dans *Les origines de la Shoah*, l'historien Henry Friedlander met l'accent sur le rôle des médecins dans la « révolution nazie » qui s'amorce dans les hôpitaux avec le meurtre planifié des handicapés allemands. L'euthanasie des patients, dont la vie est déclarée « indigne d'être vécue » (*lebensunwertes Leben*), a constitué la première étape de l'amélioration raciale ayant précédé le génocide des Tziganes et des Juifs. Tous ces groupes vivant sur le territoire allemand sont ainsi « condamnés à mort au nom de la biologie⁴⁰ », science de la vie, qui doit servir à purifier le patrimoine génétique de la nation⁴¹.

Cependant, la condamnation unilatérale des institutions d'origine judéo-chrétienne n'était pas si simple à appliquer en pratique : Friedlander mentionne que Hitler avait

35. Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite*, op. cit., p. 115.

36. Johann Chapoutot, *La loi du sang*, op. cit., p. 143.

37. *Ibid.*, p. 200.

38. *Ibid.*, p. 138-139.

39. *Ibid.*, p. 215.

40. Henry Friedlander, *Les origines de la Shoah. De l'euthanasie à la solution finale*, Paris, Calmann-Lévy, 2015, p. 172.

41. *Ibid.*, p. 337. Parce que les nazis condamnent tout mélange racial, ils vont néanmoins épargner les Tziganes « purs » en les plaçant dans des réserves, tandis qu'ils éliminent ceux dont l'arbre généalogique atteste qu'ils sont des « hybrides » (*ibid.*, p. 291).

quand même des scrupules à décriminaliser le meurtre dans le cadre du programme d'euthanasie des handicapés. C'est donc pour des raisons pragmatiques, afin de ne pas provoquer inutilement les âmes sensibles tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Reich, que Hitler maintint officiellement en vigueur les lois interdisant de tuer les malades et les handicapés. Ainsi, la décision de Hitler de ne pas abolir les lois garantissant la dignité de la vie humaine inquiétait les auteurs des meurtres commis en milieu hospitalier qui souhaitaient que le Führer produise quand même un ordre écrit en guise de protection juridique éventuelle... Or, en réponse à leur inquiétude, ils ont reçu la garantie qu'il suffisait que l'ordre d'euthanasier soit donné oralement par Hitler, puisqu'en régime totalitaire la parole du Führer a légalement préséance sur la loi écrite⁴². Néanmoins, devant l'anxiété persistante quant à la validité juridique d'une telle garantie verbale – surtout dans l'éventualité d'une disparition prématurée du Führer qui rendrait impossible son témoignage en leur faveur advenant un procès –, un pas de plus a été fait pour rassurer les tueurs en sarrau blanc avec la présentation éphémère, lors de rencontres en milieu de travail, du document confidentiel comprenant l'ordre écrit de Hitler qui contrevenait à la loi en vigueur qui interdisait l'euthanasie⁴³. En plus de révéler un narcissisme et un manque d'empathie envers les patients, cet exemple montre comment la certitude d'accomplir un protocole scientifique objectif incite un individu dépourvu d'intériorité éthico-psychologique à passer à l'acte, malgré un souci de soi à la fois anxieux et légaliste. Même si ces membres du corps médical réfléchissaient aux conséquences de leurs actes, leur hésitation à tuer des patients provenait essentiellement de la crainte égoïste d'une poursuite en justice⁴⁴. Dans la même veine, alors qu'ils autorisent sans état d'âme le meurtre de leurs patients, des psychiatres allemands finissent par s'inquiéter de leur avenir professionnel, quand tous les malades mentaux auront été « traités⁴⁵ ».

Ainsi, on peut constater le rôle que joue l'euphémisation du langage scientifique dans le déploiement de la logique totalitaire : la conséquence éthique des opérations se déroulant au nom de la science s'amenuise aux yeux du tueur dès lors qu'on parle de « traitement médical », de « nouvelle thérapie⁴⁶ » ou de « désinfection⁴⁷ ». Par ailleurs, l'euphémisation sert également à souligner les bienfaits économiques pour les finances publiques du Reich, désormais délesté des « bouches inutiles » d'handicapés improductifs. Aussi les administrateurs d'hôpitaux ne se gênaient pas pour se permettre un calcul rationnel, en retardant de plusieurs mois l'annonce du décès d'un handicapé afin d'encaisser *post-mortem* les versements mensuels de la famille

42. Henry Friedlander, *op. cit.*, p. 92.

43. *Ibid.*, p. 151.

44. *Ibid.*, p. 92.

45. *Ibid.*, p. 188.

46. *Ibid.*, p. 106.

47. *Ibid.*, p. 212.

du patient définitivement traité⁴⁸. Dans le même ordre d'idée, les médecins SS, qui usaient de leurs compétences scientifiques en tant que sélectionneurs de la vie ou de la mort des prisonniers, ont épargné des Juifs qui démontraient une forte aptitude au travail conformément à des critères de performance (*Leistung*)⁴⁹.

Pour saisir la singularité du néo-sujet en contexte totalitaire, il est important de noter que, contrairement aux explosions de rage survenant dans les vagues précédentes d'antisémitisme européen, les euphémisations à teneur biomédicale ont contribué au meurtre industrialisé de millions d'êtres humains. C'est ce que l'on peut constater avec Friedlander qui mentionne que Hitler considérait que tous ces actes d'extermination devaient s'accomplir *sans haine*, puisqu'il s'agissait d'administrer un « traitement » contre la maladie dont était affligé le corps allemand. Pour ces apôtres violents de Spencer, les actes meurtriers envers Juifs et Tziganes n'ont rien d'inhumain ; comme le déclare le chef des médecins du Reich Gerhard Wagner, « ce “n'est pas la haine raciale” qui motive la répudiation des Juifs [...], mais “le pur et simple instinct de survie⁵⁰” ». Tout comme on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, lorsqu'on écrase des punaises, il n'est pas cruel de ne pas s'attarder à distinguer individuellement les bonnes des mauvaises punaises, tout comme il n'y a pas de cruauté envers le patient de la part du médecin qui lui ampute son membre gangrené⁵¹. Cela rejoint l'affirmation de Himmler, qui considérait que « Détruire des poux, ce n'est pas une question d'idéologie. C'est une affaire de propreté⁵² ». Les massacres génocidaires s'enrobert ainsi d'un florilège de métaphores pseudo-scientifiques euphémisantes, qui neutralisent tout ébranlement moral. Par exemple, pour illustrer un effet surréaliste de la disparition d'empathie chez le néo-sujet, Friedlander relate la tenue d'une fête dans un hôpital « lorsque le nombre de patients tués franchit le cap des 10 000. Sur ordre des médecins, tout le personnel se réunit au sous-sol, au crématorium, pour brûler la dix-millième victime. Un cadavre nu se trouvait sur une civière recouvert de fleurs [...], et un membre du personnel déguisé en curé célébra une cérémonie. Chaque membre du personnel reçut une bière⁵³ ».

Ce que montre l'euphémisation scientifique, c'est qu'elle convainc les euthanasieurs qu'ils sont *a priori* exonérés de la responsabilité de leurs actes, parce qu'ils se soumettent à une commande objective et neutre. Ainsi, le fait d'avoir suivi une formation scientifique ne met aucunement à l'abri de la barbarie meurtrière : dans les années 1930, les médecins constituent la profession proportionnellement la plus représentée parmi

48. *Ibid.*, p. 88, 107 et 320.

49. *Ibid.*, p. 327 et 344.

50. Johann Chapoutot, *La loi du sang, op. cit.*, p. 186.

51. *Ibid.*, p. 493.

52. *Ibid.*

53. Henry Friedlander, *op. cit.*, p. 138.

les nazis⁵⁴. Cette surreprésentation du corps médical révèle l'étendue de la libre adhésion à la rhétorique darwiniste de la survie de la communauté raciale ; c'est ainsi que des médecins tuent en affirmant administrer un « traitement médical » afin d'épargner à leurs patients une « invalidité permanente⁵⁵ ». D'ailleurs, contrairement à ce qu'on serait tenté de croire, Friedlander affirme que les euthanasies n'ont pas été pratiquées sous la menace : elles se sont même poursuivies, machinalement, pendant les trois semaines qui ont suivi la disparition de Hitler et la capitulation de l'armée allemande⁵⁶. En plus de ne pas pouvoir prouver que les médecins et les infirmières qui auraient refusé de tuer les handicapés, les Tziganes ou les Juifs s'exposaient à des représailles, l'histoire du nazisme nous enseigne qu'il ne fallait pas être un SS exalté pour passer à l'acte ; comme le souligne Lebrun,

c'est ce que fait apparaître l'historien Christopher Browning à propos du sinistre parcours des 500 hommes du 101^e bataillon de réserve de la police allemande, composé essentiellement de pères de famille trop âgés pour être envoyés au front, des ouvriers, vendeurs, artisans, employés de bureau dans le civil qui n'avaient jamais été nazis militants. Ces hommes, qui ont abattu à bout portant plus de 1 500 personnes en une seule journée, ont assassiné en seize mois, directement d'une balle dans la tête, 38 000 juifs alors même qu'il leur avait été permis de refuser de participer à cette tuerie collective. Mais nul ne le fit⁵⁷ !

Ainsi, les *énoncés* scientifiques comblent spontanément le vide normatif survenant avec l'effondrement postmoderne de l'autorité parentale et étatique, car, grâce à leur univocité neutre, le néo-sujet est disposé à leur accorder son consentement et à laisser ses actions déterminées par eux : il démissionne en tant qu'auteur d'une *énonciation*, c'est-à-dire en tant que sujet responsable qui interprète la signification de la norme dans son contexte et qui anticipe des conséquences prévisibles de son action. La « vertu » des énoncés scientifiques consiste donc à fournir des réponses immédiates,

54. Henry Friedlander, *op. cit.*, p. 220. Comme le relate Lebrun, « 45 % du corps médical (50 % pour les médecins hommes) était membre du parti national socialiste contre 22 % pour les enseignants ; 26 % membres des SA contre 11 % chez les enseignants ; 7,3 % des médecins étaient membres des SS, contre 1 % pour la population active. Par ailleurs, il y a eu une collaboration effective des médecins non seulement aux instances officielles du nazisme, mais aussi à l'organisation et à l'entreprise des camps d'extermination : 200 médecins allemands ont participé au travail de "sélection" dans les camps (soit environ 1 médecin sur 300), tout ceci contredisant évidemment la thèse de l'événement isolé ou accidentel » (Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite*, *op. cit.*, p. 96-97).

55. Henry Friedlander, *op. cit.*, p. 69.

56. *Ibid.*, p. 195. Le dernier meurtre d'un enfant handicapé a eu lieu le 29 mai 1945 dans un hôpital bavarois.

57. Jean-Pierre Lebrun, *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Flammarion, 2015, p. 186-187. L'étude de Christopher Browning est présentée dans le documentaire *Des hommes ordinaires. Un chapitre oublié de la Solution finale*, réalisé en 2022 par Manfred Oldenburg.

enrobées d'une neutralité axiologique épistémologiquement fondée, qui incite le néo-sujet à prendre des décisions, puis à passer à l'acte. C'est ainsi que l'aide médicale à mourir généreusement octroyée entre 1933 et 1945 aux handicapés allemands a pu apparaître simplement comme une méthode adaptative pour la construction d'un *safe space* nécessaire à la survie de la race aryenne. Et dans le cas particulier du darwinisme social, l'adhésion nazie était facilitée par l'amalgame réussi entre des explications biologisantes de pureté raciale et la nostalgie de la communauté païenne. C'est ainsi que la référence aux énoncés scientifiques par les médecins de la mort a laissé croire à ces prototypes violents du néo-sujet qu'ils étaient dispensés, précise Lebrun, d'assumer leur propre énonciation :

C'est la promotion de l'exclusion de l'énonciation au profit de purs et simples énoncés transmissibles qui a permis aux nazis de se servir, comme ils l'ont fait, de la science raciale ; ils ont manifestement « profité » de ce que les énoncés de la science permettent à ceux qui en usent de méconnaître la dimension de l'énonciation légitimant dès lors qu'une adhésion à un énoncé meurtrier puisse se réaliser en « toute innocence », avec l'alibi de se soumettre à un programme scientifique de mieux-être social⁵⁸.

Moyennant la chosification de l'humain à travers les énoncés scientifiques, le néo-sujet devient alors disposé à s'exonérer de toute responsabilité envers les conséquences de son action, ou de son inaction, ainsi scientifiquement libérée de toutes vieilleries relatives à la *common decency*, à la morale religieuse et aux normes instituées.

La guerre comme source de la technophilie d'une communauté de déni

Comme on l'a vu plus haut, la reconnaissance d'un *état de détresse* pour la survie collective permet de soustraire la pratique aux médiations politico-institutionnelles sans devoir formellement les modifier. C'est en référant à l'idéologie scientiste du darwinisme social que les nazis ont justifié la décision d'aller en guerre par le besoin existentiel de *légitime défense* de la race aryenne. L'exceptionnalité de la guerre permet, entre autres, d'adopter un pragmatisme totalement voué à la survie, fin ultime qui autorise la transgression de toute norme ainsi que l'usage illimité de la violence. Or, même si les nazis promettent de remplacer les médiations artificielles du droit et de l'État par une solidarité communautaire fondée sur le sang, en revanche, la réalisation concrète de ce but justifie le recours à des moyens artificiels produits par les industries capitalistes. La guerre totale pour la survie de la race aryenne effectuée

58. Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite*, op. cit., p. 90.

alors une hybridation entre le capitalisme à la fine pointe de la technologie et l'utopie d'un *safe space* racial harmonieux, entre la *performance* industrielle et managériale et la fusion païenne avec la Terre-mère.

Autrement dit, l'hybridation entre technophilie militaire et nostalgie de l'indifférencié montre que la récusation nazie des médiations instituées et de la morale judéo-chrétienne ne constitue donc pas un rejet intégral de l'Occident moderne, car un de ses fruits les plus vigoureux, le capitalisme de guerre, semble plutôt s'avérer bénéfique pour la santé du corps allemand. Ainsi, malgré leur anti-modernisme païen, les nazis font une exception en acceptant les technologies et le management capitalistes, puisqu'ils servent efficacement à l'établissement de l'immédiateté raciale. Au nom de la restauration de la communauté racialement pure, les nazis vont donc s'autoriser à prendre des moyens impurs les plus efficaces pour s'adapter à la loi naturelle de la survie du plus fort. On retrouve ici un aspect pervers du totalitarisme en ce qu'il vise la libération de la pratique de toute médiation instituée dans les « paragraphes juridiques », en la soumettant, en même temps, à la médiation technologique en vue d'atteindre la pure immédiateté, car établir la communauté fondée sur la pureté de sang par la guerre exige la production industrielle d'armement. Ce mixte idéologique qui réfère à la fois au naturel et à l'artificiel dépasse l'entendement, quand les nazis, d'un côté, assassinent les Juifs parce que tenus responsable de l'artificialisation du monde en tant qu'*Asphaltjuden*, et, de l'autre côté, inventent les autoroutes en promettant une Volkswagen à chaque famille aryenne. Ils organisent donc le projet d'instauration d'une communauté raciale sans considération aucune pour la nature des moyens utilisés à cette fin ; c'est moyennant l'adoption exaltée d'approches technoscientifiques, décisionnelles-opérationnelles, que l'anti-capitalisme nazi s'est perverti en capitalisme de la survie raciale⁵⁹.

Un des exemples frappants de l'adoption de pratiques capitalistes consiste en l'opérationnalisation de l'algorithme pratique du *Führerprinzip*, tel que mentionné plus haut, avec les approches managériales. Comme le montre Johann Chapoutot dans son ouvrage *Libres d'obéir*, le rejet nazi des procédures en faveur de plus de flexibilité justifie une réingénierie de l'État allemand qui passe d'une administration verticale à la française (*Verwaltung*) au management horizontal à l'américaine (*Menschenführung*)⁶⁰. C'est ainsi que l'anti-étatisme nazi conduit à l'instauration d'une « polycratie des agences » gouvernementales, qui incarne un darwinisme administratif⁶¹. En effet le totalitarisme anti-institutionnaliste remplace la bureaucratie

59. À propos de la contradiction profonde de l'anticapitalisme nazi, M. Postone expose qu'elle réside dans le fait que les nazis ne visent que la sphère de la circulation, notamment avec leurs délires complotistes sur les financiers et les commerçants juifs, mais demeurent capitalistes en laissant intacte l'infrastructure industrielle efficace pour la production d'armement ; voir Moïse Postone, *Critique du fétiche-capital. Le capitalisme, l'antisémitisme et la gauche*, Paris, PUF, 2013, p. 95 et sq.

60. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir, op. cit.*, p. 60.

61. *Ibid.*, p. 41.

pyramidale par une *Führung* horizontalisée, c'est-à-dire une gouvernance managériale flexible, jugée plus performante⁶². La rhétorique darwiniste de la lutte pour la survie exacerbe la mobilisation totale des Allemands, et, dans le discours, cela se traduit par la prolifération du topique de la « performance » (*Leistung*)⁶³, par exemple, dans la promotion de l'« humain performant » (*Leistungsmensch*)⁶⁴ et de la guerre totale qui unifie la « communauté performante » (*Leistungsgemeinschaft*)⁶⁵. Cette valorisation propagandiste de la performance justifie ainsi l'inégalité entre les humains, ce que ne cesse d'ailleurs de légitimer le darwinisme social. L'application à la réalité humaine de la terminologie éliminatrice de la *sélection* sera poussée à l'extrême comme en témoigne le fronton du camp de Buchenwald : *Jedem das Seine* (« À chacun son dû⁶⁶ »). C'est la propagande qui informe les perceptions : il n'y a donc plus de distance entre discours et pratique⁶⁷.

Soi-disant supérieurs du point de vue biologique, les *Leistungsmenschen* aryens s'avèrent toutefois indifférents au fait d'améliorer technologiquement leur corps par la consommation de drogue artificielle. En effet, comme l'expose l'historien Norman Ohler dans *L'extase totale. Le III^e Reich, les Allemands et la drogue*, en même temps que la propagande nazie martelait la supériorité naturelle de la *Leistungsgemeinschaft* nordique, une grande partie de la population allemande – des enfants jusqu'aux vieillards, en passant par les soldats devenus des machines à tuer – consommait abondamment de la « pervitine », c'est-à-dire de la méthamphétamine, communément appelée *crystal meth*. Ainsi les nazis, qui d'ordinaire s'opposaient aux drogues quand il s'agissait, comme avec l'opium, de sédatif venu d'Orient, encourageaient toutefois la consommation élargie de pervitine, qui consistait en la version améliorée par le Dr Fritz Hauschild – fondateur du programme de dopage sportif de la future RDA – de la N-méthylamphétamine découverte en 1887 par des chercheurs japonais : « La pervitine permet ainsi à l'individu de prendre part à l'enthousiasme collectif et à la vague d'« autoguérison » nationale qui submergent prétendument le peuple allemand. [...] La pervitine permet à l'individu de fonctionner sous la dictature. C'est du national-socialisme en gélules⁶⁸ ». Ainsi, ce « syncrétisme » entre technophilie et nostalgie païenne a accompli le tour de force de naturaliser les artifices technologiques, qui, contrairement aux entraves des artifices politico-juridiques, augmentent la performance. Puisque la « survie du plus fort » est une loi de la nature, alors tous les moyens technologiques au service de cette finalité sont naturalisés.

62. *Ibid.*, p. 45.

63. Johann Chapoutot, *La loi du sang*, *op. cit.*, p. 215.

64. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir*, *op. cit.*, p. 64, 66 et 73.

65. Johann Chapoutot, *La loi du sang*, *op. cit.*, p. 207 et 210.

66. *Ibid.*, p. 244.

67. *Ibid.*, p. 505.

68. Norman Ohler, *L'extase totale. Le III^e Reich, les Allemands et la drogue*, Paris, La Découverte, 2016, p. 49.

La solidité de cet amalgame entre pureté originelle et technologie capitaliste a été renforcé, comme le souligne l'historien Jeffrey Herf, par le fait objectif de la *guerre*. La vertu de la guerre sera d'opérer la conversion des intellectuels réactionnaires de la « révolution conservatrice » à la religion de la technologie⁶⁹. En effet, les nécessités matérielles de la guerre au xx^e siècle vont contribuer à la disparition de la technophobie *a priori* des idéologues romantiques, nostalgiques d'un rapport authentique à l'existence, ce qui va permettre la fusion de leur attachement traditionnel aux valeurs guerrières immémoriales avec un militarisme technophile adapté aux besoins de l'époque. Ainsi, depuis la défaite de 1918, les crises qui se succèdent en Allemagne provoquent un état de détresse collectif qui génère des légions d'adeptes des idées produites par « la droite nietzschéenne⁷⁰ » – « vivre signifie tuer⁷¹ », écrira Ernst Jünger, illustre représentant des « modernistes réactionnaires » – laquelle diffuse en abondance un éther idéologique, qui profitera à l'avènement du parti nazi en normalisant toute forme de violence. C'est dans un *Zeitgeist* saturé de ressentiment que se répand un culte de la violence, notamment dans les communautés de soldats démobilisés, les perdants de 14-18, qui se sont résolus de combattre la décadence libérale-capitaliste. La révolution conservatrice engendre un homme nouveau attaché à sa confrérie de guerriers motorisés.

Du même coup, Herf souligne que, durant les années 1930, les productions intellectuelles des « modernistes réactionnaires » trouvent un écho favorable dans la population allemande qui, exténuée par maintes crises économiques, politiques et sociales, devient très réceptive à la promesse de *rédemption* que la guerre sera censée lui offrir : cette promesse de Hitler « faite à “l'homme de la rue” de mettre un terme aux années de “chaos”⁷² ». C'est ici un cas où l'éthique de la conviction écrase l'éthique de la responsabilité : les « modernistes réactionnaires » incitent la jeunesse allemande à embrasser les technologies⁷³ en contribuant ainsi à la constitution d'une communauté de déni, car ils « n'envisageaient la machine que sur un mode purement esthétique et philosophique, n'établissant strictement aucun lien entre elle et la société ou les rapports sociaux⁷⁴ ». Et même si des modernistes réactionnaires comme Jünger n'adhèrent pas au parti nazi, leurs contributions idéologiques ont préparé les esprits à la guerre totale dans laquelle Hitler va plonger l'Allemagne.

Bien que Jeffrey Herf n'ait pas lu les ouvrages de Lebrun, il réfère aux notions de la psychanalyse pour interpréter comment la guerre permet la conversion de romantiques passésistes à une technophilie sans limite :

69. Jeffrey Herf, *Le modernisme réactionnaire. Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme*, Paris, L'Échappée, 2018.

70. *Ibid.*, p. 55.

71. *Ibid.*, p. 113.

72. *Ibid.*, p. 47.

73. *Ibid.*, p. 123.

74. *Ibid.*, p. 58.

Freud appelait « sentiment océanique » ce « sentiment d'attachement indissoluble de solidarité avec le monde extérieur » qu'il décelait dans le mysticisme religieux et l'extase amoureuse. Un tel sentiment était tout aussi présent dans ce tableau jüngerien de la guerre. Tiré de son isolement, le soldat se retrouvait plongé dans le maelstrom naturel du combat, où il faisait l'expérience, inédite pour lui, de nouveaux liens et d'occasions nouvelles de libérer ses instincts. Il se révélait alors dans toute sa puissance, tel « un orage éclatant », tout en étant assujéti à ces puissances, ces « ondes » qui l'entouraient et l'engloutissaient⁷⁵.

Dans cet extrait lumineux, on constate à nouveau comment un historien du nazisme parvient à repérer la présence du néo-sujet que concevra ultérieurement des psychanalystes. Ce que révèle Herf en insistant sur le rôle de la guerre comme creuset qui produit l'amalgame entre nostalgie réactionnaire et technophilie modernisatrice, c'est que le néo-sujet, porté à la fois par une « haine de la raison » et un « culte de la technologie », n'est pas dans les faits soumis au principe de réalité et qu'il est vain d'espérer que l'argumentation rationnelle viendra à bout des mensonges dans lesquels il s'est enfermé. Rendu à l'âge adulte, le néo-sujet immature s'exonère *a priori* de tout blâme et devient imperméable aux critiques qui soulèvent ses incohérences logiques, par exemple, lorsqu'il se montre à la fois nostalgique du sentiment océanique intra-utérin et usager sans vergogne de technologies dernier cri – *Volkswagen, Pervitin, Panzer !* – qui, pourtant, sont des marchandises capitalistes résultant de médiations instituées qu'il prétend combattre.

Le manichéisme simpliste au cœur du totalitarisme nazi consiste, d'une part, à récusar les médiations politico-institutionnelles modernes – l'État, le droit, l'éthique –, et, d'autre part, à exalter la nostalgie communautaire des tribus germaniques. Ainsi, la construction nazie d'un *safe space* racial exigeait d'effacer de la culture allemande toute trace de l'interdit vététotestamentaire de tuer son prochain afin d'y restaurer une solidarité clanique ainsi qu'un paganisme adorateur des animaux et des forêts. Or, ce projet de restauration d'un paganisme anti-institutionnaliste et amoral demeurerait compliqué à réaliser, compte tenu de l'ampleur des transgressions nécessaires, et c'est pour cela que Hitler misait sur la *jeunesse*, qui risquait d'être moins imprégnée par la loi mosaïque que les vieux Allemands, dont l'esprit était colonisé par ces normes allochtones⁷⁶. En concordance avec l'apparition du néo-sujet postmoderne, la valorisation hitlérienne de la jeunesse s'accorde tout à fait avec le jeune âge des « médecins de la mort », qui, libérés du serment d'Hippocrate – un « serment de médecin des temps

75. *Ibid.*, p. 114-115.

76. Johann Chapoutot, *La loi du sang*, *op. cit.*, p. 508.

anciens⁷⁷ » –, s'avéraient plus performants dans la résolution des problèmes qu'occasionnait la « solution finale ». C'est dans le même ordre d'idée que Pierre Legendre établit un lien entre l'antisémitisme et l'abolition de la *fonction paternelle* : « la Shoah demeure un passage à l'acte institutionnel, dirigé contre la figure de l'Ancêtre à l'échelle de la civilisation du droit civil, c'est-à-dire comme *geste d'État instituant le parricide*⁷⁸. » Ainsi, puisque les résidus de la vieille autorité patriarcale entravaient la révolution nazie, Hitler espérait organiser l'euthanasie et le génocide avec la jeune génération, vivier de néo-sujets malléables en quête d'émotions fortes.

Alors qu'on vit aujourd'hui dans un paradigme éducatif naturaliste suivant lequel le cerveau des enfants en fait des êtres naturellement sociables, l'autorité devient *de facto* nuisible à l'auto-éducation des « s'éduquants » et l'inquiétude des psychanalystes relative à la disparition du principe paternel est vite interprétée comme une affaire de réactionnaires. Les accusations de conservatisme autoritaire furent assez vite d'autant que la psychanalyse est de moins en moins étudiée, un demi-siècle après la mort de Lacan. Car, si on s'entend sur l'importance pour les enfants de ressentir de l'empathie, dans les sciences sociales et psychologiques actuelles, on ne semble toutefois pas saisir la dialectique à l'œuvre dans l'élaboration de cette capacité psychique à la base du lien social. En effet, ce que dit l'interprétation psychanalytique de la violence nazie, c'est que le manque d'empathie et la libération de la pulsion meurtrière résultent d'une défaillance du principe paternel chez un individu dont la psyché demeure au stade de fusion « avec sa mère ». Il faut seulement comprendre que l'imaginaire de la pureté raciale énoncée dans un langage scientifique, l'imaginaire d'une communauté tribale égalitaire ou le « sentiment océanique » en quête de rédemption par la guerre sont des avatars d'une pulsion infantile typique du néo-sujet, qui a été épargné de la castration symbolique qu'est censée effectuer la fonction paternelle. Vivant à une époque où toute forme d'autorité est vue comme abusive et liberticide, le néo-sujet n'a pas éprouvé efficacement la frustration de sa toute-puissance à travers la rencontre avec une altérité légitimée par sa mère et sa société qui l'aurait contraint à amorcer le travail de maturation requis pour accepter *le caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique*.

C'est donc suivant une telle perspective que Lebrun affirme qu'Adolf Hitler ne correspond pas à un dictateur qui impose verticalement sa volonté au peuple, car, en tant que *Führer* (conducteur), il ne se présente pas comme commandant *top-down*, mais plutôt comme *Genosse* (camarade), c'est-à-dire « comme porte-parole de tous » exprimant *bottom-up* les évidences indiscutables que ressent l'âme de la communauté aryenne. Au lieu de viser l'accroissement d'un État autoritaire, le totalitarisme vise l'abolition de toute forme de médiations politico-juridiques afin de produire la

77. Henry Friedlander, *op. cit.*, p. 35.

78. Voir Pierre Legendre, « La Brèche. Remarques sur la dimension institutionnelle de la Shoah », *Sur la question dogmatique en Occident. Aspects théoriques*, Paris, Fayard, 1999, p. 340.

fusion immédiate entre les membres de la communauté de déni. Et comme mentionné plus haut, cela s'effectue par l'obéissance volontaire à l'« algorithme pratique » du *Führerprinzip* qui affirme que « la spécificité du régime a résidé, non pas dans un système pyramidal, bien plus dans un système de pouvoir dont les composantes multiples avaient tendance à s'autonomiser en échappant progressivement au contrôle central du Führer⁷⁹ ». Cette dissolution totalitaire de l'autorité, aussi bien paternelle qu'étatique, permet de saisir, souligne Lebrun, que, « métapsychologiquement, la figure de Hitler est bien plus à mettre en relation avec la mère toute-puissante, qu'avec ce qu'on appelle communément un père tyrannique⁸⁰ ». Ainsi, dans le discours victimaire manichéen, où les Allemands se posent en victimes des Juifs, Hitler incarne « la figure du sauveur, [...] celle d'une mère toute-puissante masquée sous traits d'un meneur⁸¹ ».

Également, la distinction entre *énonciation et énoncé*, sur laquelle insiste Jean-Pierre Lebrun dans son exposition du rôle du discours de la science chez le néo-sujet nazi, nous apparaît de prime importance, car elle se retrouve au cœur de la logique totalitaire postmoderne, par-delà les dissemblances entre les totalitarismes archaïque et systémique en ce qui a trait à leurs degrés de violence ou à leurs styles de propagande et d'esthétique. Bref, l'exonération que procure le suivisme envers les énoncés scientifiques confirme l'importance centrale pour la sociologie contemporaine de la notion de « banalité du mal », formulée par Hannah Arendt lors du procès d'Adolf Eichmann, dont le témoignage représente une véritable pièce d'anthologie du néo-sujet postmoderne, qui représente le

paradigme du sujet – ou de l'a-sujet – du système totalitaire, un sujet qui s'est démis de sa position de sujet parce qu'il s'est démis de sa faculté de juger. [...] Il ne s'agit pas d'un sujet maléfique, mais d'un sujet qui démissionne de sa position de sujet, qui se soumet entièrement au système qui le commande, qui ne s'autorise pas à penser, qui ne pense plus ; il y va d'un sujet qui se démet de son énonciation et qui se contente d'être congruent avec les énoncés auxquels il a consenti à s'assujettir⁸².

Que ce soit sous sa forme raciste au début du xx^e siècle ou sous sa forme capitaliste aujourd'hui, l'euphémisation scientifique de la pratique sociale tend à s'organiser durablement autour d'un darwinisme social, qui normalise à la fois l'indifférence envers le sort réservé aux faibles et la complaisance envers la performance méritoire de la classe dominante. En plus de la vertu désinhibitrice de la science, « raciale » ou « économique », qui ouvre la porte à toutes les exactions, les tenants du darwinisme

79. Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite*, *op. cit.*, p. 112-113.

80. *Ibid.*, p. 112.

81. *Ibid.*, p. 115.

82. *Ibid.*, p. 94.

social profitent de la généralisation, dans le sens commun postmoderne, du dualisme épistémologique qui permet de récuser toute opposition aux énoncés « scientifiques » justificateurs du *statu quo*, dogmatiquement considérée comme idéologique, voire obscurantiste.

Ce que nous révèle la référence nazie au discours scientifique pour motiver l'entreprise génocidaire, c'est qu'au xx^e siècle l'effondrement de l'autorité, étatique et parentale, pour cause de dissolution de la dimension transcendante des sociétés – la « perte de sens », la « mort de Dieu », la « fin des métarécits » – engendre la disparition de l'intériorité éthicopsychologique chez un nombre grandissant d'individus. Ainsi, c'est le terreau humain de la droiture morale – dont l'excès mène, par contre, à la souffrance névrotique – qui disparaît faute de fonction paternelle légitime censée frustrer l'enfant dans sa propension spontanée à la toute-puissance. Désormais libéré de la répression surmoïque, le néo-sujet peut enfin démissionner de sa faculté de juger pour exécuter efficacement les étapes d'un procédé technoscientifique ou d'un algorithme pratique. Comme le souligne Lebrun, « la dimension implicite de la science qui concerne sa prétention totalisante se trouve débridée dans le développement technique, et c'est pour cela que la science, qui est en soi totalisante sans pour autant être d'office totalitaire, porte néanmoins en elle la menace du totalitarisme⁸³ ».

Somme toute, il faut également retenir que la théorie psychanalytique contredit les représentations qui soutiennent que le totalitarisme nazi aurait résulté d'un excès de pouvoir, car c'est plutôt l'inverse qui s'est produit : la barbarie meurtrière du nazisme a été libérée par la dissolution capitaliste des formes instituées d'autorité érigées, entre autres, pour contenir la violence humaine. S'il est possible de comparer le néo-sujet actuel avec son prototype nazi, ce n'est pas parce que le néosujet se caractérise par des idées présentes dans *Mein Kampf*, mais par une *économie psychique* inédite qui prolifère en Occident depuis un siècle en remodelant le rapport à la norme. Ce n'est pas comme tel un contenu idéologique propre, mais une mentalité desubjectivante qui déresponsabilise l'individu indifférent à autrui comme aux conséquences de ses actes. La nouvelle mentalité perverse, dépourvue d'empathie et réfractaire à l'autorité, est ce que l'on constate quand la garde rouge maoïste diffame son professeur en le poussant au suicide ou quand le membre des Jeunesses hitlériennes dénonce à la Gestapo ses parents qui cachaient des Juifs. La question de l'autorité parentale – traditionnellement réglée par la *common decency* inhérente à toutes les cultures – est devenue aujourd'hui un mystère difficile à résoudre quand on célèbre la déconstruction systématique des normes symboliques comme un acte de libération.

La démission narcissique du sujet demeure toujours une condition de possibilité de toutes violences organisées, et, après avoir relevé divers aspects du nazisme qui

83. *Ibid.*, p. 86.

persistent comme un écho qu'on pensait définitivement enfoui dans les poubelles de l'histoire, on ne peut qu'adhérer au constat émis par Jean-Pierre Lebrun que « ce qu'a signé et inscrit le xx^e siècle dans le patrimoine de l'humanité – et cela continue à nous interpeller chaque jour parallèlement à l'avènement des technosciences –, c'est que nous manquons désormais de ce par quoi nous serions spontanément à même de dire Non ! à nos excès, à notre *ύβρις*⁸⁴ ».

84. *Ibid.*, p. 279.